

Frédéric Maurès

Une agate rouge sang

Blaise Martineau

5 octobre, 2025

Une agate rouge sang (Frédéric Maurès)

Chronique littéraire par Blaise Martineau

Une agate rouge sang est un roman qui se lit comme une traversée de mémoire. Frédéric Maurès y déploie une fresque intime où la vie de Mathieu Lambert se mêle aux ombres de la Seconde Guerre mondiale et au souvenir lumineux de Madame Marie-Louise, figure tutélaire et cœur battant du récit.

Ce qui frappe d'abord, c'est la sincérité de l'entreprise. Maurès écrit avec une fidélité profonde à ses personnages, comme s'il voulait leur donner une seconde vie, un sursis contre l'oubli. Ses descriptions du quotidien, parfois d'une précision sensorielle touchante, confèrent au roman une dimension poétique et authentique. Certaines scènes, baignées d'émotion retenue, trouvent un écho universel : l'amitié d'enfance, les premières joies simples, la complicité avec Marie-Louise. Le roman respire la nostalgie, mais une nostalgie bienveillante, qui éclaire plutôt qu'elle n'assombrit.

On sent également l'ambition d'ancrer l'intime dans l'Histoire, d'inscrire les petites existences dans la grande trame du temps. Cet entremêlement entre le secret d'un appartement parisien resté fermé depuis 1943 et la vie contemporaine du narrateur donne au récit une ampleur qui dépasse le simple souvenir personnel.

Bien que sincère et souvent poétique, le livre pourrait gagner à plus d'équilibre dans son rythme. La générosité narrative de l'auteur, sa volonté d'embrasser chaque détail, conduit parfois à des longueurs qui diluent la tension dramatique. Ces moments ne sont pas sans intérêt, mais ils ralentissent la progression et peuvent dérouter les lecteurs avides de concision.

Le style, par endroits, hésite entre la retenue et l'emphase. Certaines phrases cherchent à tout dire, à tout contenir, et perdent en simplicité ce qu'elles gagnent en intensité. Néanmoins, même ces excès témoignent d'une passion réelle pour les mots et d'un désir d'inscrire l'expérience humaine dans un langage qui marque.

Une agate rouge sang est un roman imparfait, mais profondément habité. Ses failles mêmes en disent long sur l'attachement de l'auteur à son univers et à ses personnages. On ne lit pas ce livre pour son suspense seul, mais pour l'atmosphère qu'il tisse, pour cette façon de faire dialoguer les vivants et les absents, les souvenirs et l'Histoire.



Maurès réussit quelque chose de rare : transmettre une émotion sincère, parfois brute, qui résonne bien au-delà des pages. Le lecteur en sort enrichi, peut-être un peu mélancolique, mais reconnaissant d'avoir partagé cette traversée de mémoire.

Introduction

1. **Titre:** Une agate rouge sang
2. **Auteur:** Frédérick Maurès
3. **Éditeur:** ÉLP Éditeur, 2019
4. **Illustrateur(s):** Frédérick Maurès et Allan E. Berger
5. **Genre:** Fiction (Roman contemporain)
6. **Pourquoi ai-je choisi ce livre?**

J'ai choisi de lire *Une agate rouge sang* tout d'abord parce que l'auteur m'a directement invité à en proposer une chronique via service de presse. Mais au-delà de cette sollicitation, le résumé m'a immédiatement intrigué : l'idée qu'un simple legs, un appartement parisien resté inoccupé depuis 1943, ouvre la voie à une plongée dans le passé, avec ses mystères et ses zones d'ombre, correspond à un style narratif que j'aime explorer et qui nourrit souvent ma curiosité de lecteur.

Le roman se construit sur des allers-retours dans le temps et sur une succession d'énigmes qui, peu à peu, reconstituent un puzzle mémoriel. Cette mécanique narrative, où l'intime rejoint l'Histoire, m'attire particulièrement : elle promet un mélange de suspense, de quête identitaire et de révélations progressives. C'est exactement le type de récit qui me parle, car il interroge à la fois la mémoire collective et la mémoire personnelle, deux dimensions qui se nourrissent mutuellement.

En somme, j'ai accepté cette lecture parce qu'elle réunit plusieurs éléments qui résonnent avec mes intérêts : une intrigue ancrée dans un village et son histoire, un mystère hérité de la Résistance, et une construction qui semble tenir le lecteur en haleine tout en l'amenant à réfléchir sur le poids du passé et sur la transmission.

Le cadre

Une agate rouge sang prend place dans un petit village français, Saint-Grappin, et s'articule autour d'un legs mystérieux : un appartement parisien resté inoccupé depuis 1943. À travers ce point de départ, le roman déploie une fresque où mémoire intime et mémoire collective se croisent, avec des allers-retours temporels qui mènent le lecteur du quotidien villageois aux réminiscences de la Résistance. Le décor oscille donc entre la France rurale et la capitale, avec une forte dimension de transmission, de secrets enfouis et d'identité.

Ce qui peut séduire

- L'intrigue se présente comme un puzzle : chaque chapitre dévoile une nouvelle pièce, tenant le lecteur en haleine.
- Le mélange entre l'intime (le lien avec Marie-Louise, figure quasi-grand-maternelle) et l'Histoire (la Seconde Guerre mondiale, l'ombre de 1943) ajoute une profondeur qui peut plaire à ceux qui aiment les récits où le passé resurgit pour bouleverser le présent.
- La construction par retours en arrière donne un rythme de découverte progressive, avec un parfum d'enquête familiale et historique.

Ce qu'il faut garder en tête

Bien que sincère et parfois poétique, ce livre pourrait gagner à plus d'équilibre dans son rythme et à une écriture plus resserrée. Certains passages paraissent un peu longs ou inégaux, ce qui peut donner l'impression que l'intrigue se dilue par moments. Toutefois, cette générosité narrative reflète aussi une volonté claire de donner de la densité et de la profondeur au récit, et c'est ce qui fait la singularité de l'ouvrage. Les lectrices et lecteurs qui apprécient les histoires où l'on prend le temps de déplier la mémoire et les émotions sauront y trouver une vraie richesse.

Les personnages

Personnages principaux

- **Mathieu Lambert** : narrateur et figure centrale du récit. À travers son regard, on suit les souvenirs, le deuil et les révélations liées à Madame Marie-Louise. Sa voix donne le ton psychologique et intime du roman.
- **Madame Marie-Louise Thibodo** : voisine, confidente et présence tutélaire, quasiment grand-maternelle. Son décès déclenche la plongée dans le passé, les souvenirs, et l'ouverture d'une succession aux ramifications inattendues.

Personnages secondaires

- **Sarah** : épouse de Mathieu, figure stable et réaliste, qui incarne le lien avec la vie quotidienne et la famille.
- **Benoît** : fils de Mathieu, introduit dès sa naissance comme un symbole de continuité et de transmission.
- **Maître Jules Bénichou** : notaire parisien chargé de la succession, qui révèle à Mathieu l'existence de l'appartement hérité.
- **Jean-Pierre Robert** : maire de Saint-Grappin, caricature de l' élu soucieux de son image plus que du fond.
- **Thérèse Lescure** : vieille pieuse du village, personnage secondaire mais marquant, représentant la mémoire religieuse et la présence discrète dans la communauté.

Personnages liés à l'Histoire (seconde trame narrative)

- **Fränz** : officier supérieur de la Wehrmacht, figure centrale de la partie historique liée à la guerre et à l'appartement parisien.
- **Hermann** : ami d'enfance de Fränz et officier allemand, témoin de son ascension et de son zèle militaire.
- **Enfant survivant (scènes de 1943)** : une fillette confrontée à la violence et aux disparitions parentales, qui incarne l'horreur vécue à hauteur d'enfant.

L'intrigue

Début

Au commencement, le récit s'ouvre sur la mort de Madame Marie-Louise, voisine âgée et figure quasi-grand-maternelle pour le narrateur, Mathieu Lambert. Cet événement bouleverse son quotidien et réveille une multitude de souvenirs. C'est le point de départ d'une plongée dans le passé, entre mémoire personnelle et mémoire collective.

Milieu

Le cœur de l'histoire se situe lorsque l'héritage inattendu de Marie-Louise, un appartement parisien resté fermé depuis 1943, vient troubler les certitudes de Mathieu. Cet élément déclencheur l'entraîne dans une enquête à la fois intime et historique. Peu à peu, le lecteur découvre des pans cachés de la vie de la défunte, mais aussi des échos de la Seconde Guerre mondiale, de l'Occupation et des drames humains qu'elle a laissés derrière elle. C'est la partie la plus intense du roman, où les mystères se dévoilent et où le passé resurgit avec force.

Fin

À la fin, les différentes révélations permettent de comprendre la vérité autour de l'appartement et du secret qu'il renfermait. L'histoire se referme comme un cercle où le narrateur, malgré ses blessures, trouve un sens nouveau à ses liens avec le passé, avec sa famille et avec la mémoire de Marie-Louise. La conclusion n'efface pas la douleur, mais elle offre un apaisement et une forme de réconciliation avec l'histoire et avec soi-même.

Analyse approfondie

Une Agate Rouge Sang

Note : Cette analyse approfondie a été réalisée à partir d'un fichier EPUB fourni par l'auteur dans le cadre d'un service de presse. La numérotation des pages peut donc varier selon le format de lecture du manuscrit.

Introduction

Une agate rouge sang de Frédérick Maurès, paru en 2019, s'inscrit d'emblée dans une tradition littéraire française durablement fascinée par les résonances intimes de la Seconde Guerre mondiale et les secrets de famille qu'elle a engendrés. L'œuvre s'amorce sur le terrain familial du roman de deuil : à Saint-Grappin, petit village du Sud-Ouest, le narrateur Mathieu Lambert, 77 ans, pleure la disparition de sa voisine presque centenaire, Marie-Louise Thibodo, une figure tutélaire qui a jalonné toute son existence. Mais ce qui aurait pu être une simple chronique de la perte et du souvenir bascule rapidement dans une quête identitaire vertigineuse. Le détonateur est un legs inattendu : un appartement parisien, propriété de la défunte, « demeuré inoccupé depuis 1943 » (quatrième de couverture). Ce lieu, capsule temporelle scellée, transforme le récit en une véritable enquête archéologique sur un passé à la fois familial et historique, dont le narrateur ne soupçonnait pas l'existence.

Frédérick Maurès, dont la biographie témoigne d'une passion ancienne pour l'écriture (p. 141), aborde ici des thèmes universels de la littérature contemporaine : le poids des non-dits, la transmission intergénérationnelle du traumatisme et l'imbrication inextricable de la petite histoire personnelle dans la Grande Histoire. Le roman navigue avec une ambition certaine entre plusieurs genres, empruntant à la fois au roman de terroir, avec ses descriptions affectueuses et sensorielles de la vie à Saint-Grappin, et au thriller historique, dont le cœur bat au rythme des mystères de l'Occupation à Paris.

Cette analyse s'attachera à démontrer comment, par une structure narrative audacieuse et la construction de personnages d'une profonde dualité, Frédérick Maurès explore la nature fragmentaire de l'identité et la transmission quasi fatale du traumatisme. Nous examinerons comment les forces indéniables du roman, notamment son architecture complexe et sa puissance émotionnelle brute, coexistent avec certaines tensions narratives qui, loin de l'affaiblir, participent de sa singularité et de sa portée tragique.

La maîtrise d'une structure narrative ambitieuse

La réussite la plus manifeste d'*Une agate rouge sang* réside dans sa construction narrative. L'auteur abandonne délibérément la chronologie linéaire au profit d'une « succession d'allers-retours dans le temps » qui s'étendent de 1936 à 2018. Chaque chapitre, précisément daté, fonctionne comme « une pièce supplémentaire à la reconstitution du puzzle », une méthode qui engage activement le lecteur dans l'enquête menée par Mathieu. Cette structure, qualifiée de « captivante » par plusieurs critiques, n'est pas un simple artifice stylistique ; elle est consubstantielle au propos du livre. La fragmentation narrative génère un suspense constant et une tension dramatique qui va crescendo. Le lecteur, à l'instar de Mathieu, reçoit les informations de manière désordonnée et anachronique : la tendresse d'une scène de 1968 où Marie-Louise accueille la naissance du fils de Mathieu (Chap. 2) est brutalement juxtaposée à la violence de 1943, où une fillette se cache dans une autruche empaillée pendant une descente de la milice (Chap. 10). Ce procédé crée une expérience de lecture profondément immersive où la vérité n'est pas donnée, mais reconstruite, ressentie dans toute sa complexité et ses contradictions.

Cette architecture narrative n'est pas seulement un mécanisme au service de l'intrigue ; elle est le reflet direct du thème central du roman : la nature fragmentée et traumatique de la mémoire. La chronologie éclatée du récit mime la manière dont un traumatisme historique et personnel disloque le cours linéaire d'une existence, ne laissant derrière lui que des éclats de souvenirs. Le protagoniste, et par extension le lecteur, est contraint de rassembler péniblement ces fragments pour reconstituer une identité cohérente. L'acte même de lire devient ainsi une participation active à cette archéologie psychologique et historique. La structure n'est plus un contenant, elle devient le contenu même, la forme épousant parfaitement le fond.

La profondeur des personnages

Le roman est porté par des personnages d'une complexité remarquable, dont les identités se révèlent être des constructions mouvantes, pétries de contradictions.

Au centre de ce maelström se trouve **Marie-Louise Thibodo**, dont la dualité est le cœur tragique de l'œuvre. À Saint-Grappin, elle est la « bonté incarnée » (p. 10), une figure quasi-maternelle qui prépare des madeleines, chérit son jardin et incarne une sagesse paisible. Mais le roman dévoile son double, son fantôme de guerre : **Coquelicot**, une résistante d'une détermination implacable. Sous ce nom de guerre, elle n'hésite pas à abattre de sang-froid son ancien amant devenu un officier nazi zélé, dans un acte mêlant vengeance personnelle et engagement politique (Chap. 15, 24). Cette tension entre la douceur de la vieille dame et la violence de la jeune combattante n'est jamais pleinement résolue, faisant de Marie-Louise un personnage hanté, dont la vie entière a été une tentative de contenir et de masquer cette fracture originelle.

Le narrateur, **Mathieu Lambert**, connaît l'évolution la plus spectaculaire. Le récit s'ouvre sur un homme de 77 ans, accablé par le deuil d'une voisine aimée, dont il entretient le jardin avec une dévotion filiale (Chap. 1). Il devient progressivement l'archéologue de sa propre vie. La découverte de l'appartement parisien (Chap. 9), puis la lecture de la lettre posthume de Marie-Louise (Chap. 29), font voler en éclats toutes ses certitudes. Il apprend qu'il n'est pas le fils d'un héros de guerre français mort au combat, mais celui d'un criminel nazi et d'une résistante. Sa quête, qui commence comme un hommage, s'achève dans une tragédie sanglante. Dans l'épilogue, en traquant et en tuant son père biologique en Uruguay, il accomplit la mission inachevée de sa mère, brouillant définitivement les lignes entre la justice et la vengeance, l'héritage et la malédiction (Chap. 30).

Enfin, **Fränz Mühler**, l'antagoniste, échappe à la caricature. Jeune étudiant allemand passionné et amoureux, il écrit des lettres enflammées à Marie-Louise depuis la Sorbonne (Chap. 13). Sa transformation en nazi zélé est d'autant plus glaçante, symbolisée par la dédicace qu'il inscrit dans un exemplaire de Mein Kampf : « À ma Marie-Louise chérie, puisse cet ouvrage magistral te convaincre de venir me rejoindre dans la quête de la vérité... » (p. 84). Pourtant, même après que Marie-Louise a tenté de l'assassiner, il continue de lui envoyer des lettres d'amour, persuadé de son bon droit mais toujours épris (p. 132). Sa dernière apparition le montre au cimetière de Saint-Grappin, vieillard en fauteuil roulant pleurant sur la tombe de celle qu'il a aimée et perdue (p. 136). Cette complexité empêche toute lecture manichéenne et souligne la tragédie d'un amour perverti par l'idéologie.

La richesse thématique à la croisée de l'intime et de l'histoire

Le roman explore avec une grande finesse la manière dont les secrets familiaux, particulièrement ceux forgés dans le creuset de la guerre, se transmettent silencieusement à travers les générations. La vie entière de Mathieu Lambert a été façonnée par un mensonge, certes protecteur, mais qui l'a privé de sa véritable histoire. La révélation finale n'est pas une simple libération ; elle s'apparente au transfert d'un fardeau, celui de la haine et de la vengeance obsessionnelle de sa mère. « Voilà pourquoi j'ai fait le vœu de ne jamais rien te dire jusqu'à ce que tu aies vécu la plus grande partie de ta vie, épargné de ce lourd et terrible fardeau que je porte en moi et que je ne souhaite à personne au monde de supporter », lui écrit Marie-Louise (p. 132-133). Le roman devient ainsi une méditation sur l'héritage involontaire du traumatisme.

Par conséquent, l'œuvre interroge la nature même de l'identité, la présentant non comme une essence fixe, mais comme une construction mémorielle fragile. Qui est réellement Mathieu Lambert ? Sa découverte tardive de ses origines le contraint à réévaluer chaque souvenir, chaque relation, chaque certitude. L'agate rouge sang, cette bille offerte pour ses dix ans, devient

rétrospectivement un symbole puissant de cet héritage de sang et de violence qu'il portait en lui sans le savoir, un condensé de l'amour maternel et de la haine paternelle (Chap. 14).

Plus profondément, le roman semble suggérer que certains crimes historiques sont si monstrueux qu'ils transcendent les notions personnelles de pardon et exigent une forme de jugement perpétuel. L'obsession de Marie-Louise, femme profondément bonne et croyante, pour l'assassinat de Fränz n'est pas une simple contradiction de caractère, mais une affirmation thématique. Dans sa lettre, elle justifie sa quête vengeresse : « il ne peut y avoir de miséricorde pour les monstres sanguinaires » (p. 132). La monstrosité du crime nazi l'a poussée au-delà des limites de son propre cadre moral. Mathieu, en apprenant la vérité, n'hérite pas seulement d'une histoire, mais d'un devoir. Il n'hésite pas à traverser le monde pour devenir lui-même un assassin, accomplissant ainsi le destin que sa mère n'a pu achever. La conclusion n'est donc pas une histoire de guérison ou de pardon, mais celle de la transmission d'une mission terrible mais jugée nécessaire. Le récit postule que la souillure morale de la Shoah ne peut être effacée ; elle ne peut être confrontée que par un acte de jugement tout aussi absolu et, finalement, autodestructeur.

Une atmosphère immersive et un style sensoriel

Frédérick Maurès excelle à créer des atmosphères puissamment contrastées qui servent de réceptacles aux émotions de ses personnages. D'un côté, la quiétude bucolique de Saint-Grappin, incarnée par le jardin de Marie-Louise, décrit comme « une sorte de résidence secondaire ouverte sur l'infini » (p. 6). C'est un lieu de vie, de transmission douce, associé aux souvenirs heureux de l'enfance et de l'amitié. De l'autre, l'appartement parisien de la rue Saint-Sulpice, véritable « musée-tombeau » (p. 99), où le temps s'est figé en 1943. La description de cet espace est particulièrement saisissante : « L'air que l'on respire est saturé de poussière. L'atmosphère est sépulcrale » (p. 42). Chaque détail – les meubles recouverts d'une poussière grasse, les impacts de balles dans les murs, les « taches rouge brun incrustées dans le tapis » (p. 44) – témoigne d'une violence passée et transforme le lieu en une scène de crime mémorielle.

Le style de l'auteur, bien que parfois sujet à débat, est souvent riche en détails sensoriels qui ancrent le récit dans une réalité palpable. Que ce soit le goût d'un « sirop d'orgeat » partagé (p. 22), le « grincement familier des gonds » d'une porte aimée (p. 8), ou la sensation d'une « pluie fine régénératrice » sur le jardin (p. 21), l'écriture sollicite constamment les sens du lecteur. Cette attention portée aux sensations renforce l'immersion et confère une charge émotionnelle intense aux souvenirs évoqués, les rendant vivants et présents.

La gestion du rythme et les risques de dilution narrative

Si l'ambition du roman est l'une de ses plus grandes forces, elle engendre également certaines de ses limites. Comme le note le critique Blaise Martineau, l'œuvre pourrait « gagner à plus d'équilibre dans son rythme ». La « générosité narrative de l'auteur », son désir d'embrasser chaque détail de la vie de ses personnages, conduit parfois à des passages qui « ralentissent la progression » et peuvent diluer la tension dramatique. Par exemple, les portraits détaillés des personnages secondaires de Saint-Grappin au début du roman – le boucher, le maire, la bigote Thérèse Lescure (Chap. 1) – bien qu'ils contribuent à installer une atmosphère de village crédible, peuvent sembler s'éloigner de l'axe central de l'intrigue, retardant l'entrée dans le vif du mystère.

Ces moments ne doivent pas être considérés comme des défauts rédhibitoires, mais plutôt comme les revers d'une qualité : l'attachement profond de l'auteur à son univers. Cependant, un resserrement de certaines scènes descriptives ou de dialogues secondaires, particulièrement dans la première moitié du livre, aurait pu concentrer davantage la puissance du récit. Une narration plus épurée aurait peut-être permis à la tension principale, liée à l'enquête parisienne, de s'installer plus rapidement et de manière plus implacable.

La question de la vraisemblance dans l'arc dramatique

La résolution de l'intrigue repose sur une série d'événements qui pourraient mettre à l'épreuve la crédulité d'un lecteur attaché à un réalisme strict. La rencontre providentielle avec José, le patron du café Aux meilleurs amis, qui se révèle être le dépositaire de la mémoire de Coquelicot (Chap. 15), ou la découverte de la clé du coffret à secrets, miraculeusement scotchée sous une étagère de la bibliothèque après plus de soixante-dix ans (Chap. 11), sont des mécanismes narratifs qui, bien qu'efficaces, flirtent avec le romanesque. L'épilogue, en particulier, demande un certain abandon de la part du lecteur. Que Fränz, après des décennies de clandestinité sous une fausse identité, se trahisse en effectuant un pèlerinage sur la tombe de Marie-Louise, et que Mathieu, septuagénaire, parvienne à le retrouver en Uruguay pour un duel final digne d'un western, relève plus de la tragédie antique que du réalisme contemporain.

Toutefois, il serait réducteur de juger ces éléments comme de simples faiblesses. Le roman semble faire le choix conscient de privilégier la clôture thématique et émotionnelle au détriment d'une vraisemblance absolue. Dans cette perspective, les coïncidences ne sont pas des maladresses narratives, mais des manifestations du destin, des fils invisibles qui relient les personnages à leur histoire et assurent que les arcs moraux et émotionnels atteignent leur conclusion nécessaire, bien que hautement dramatique. L'épilogue n'a pas pour vocation d'être un compte-rendu plausible de la traque d'un ancien nazi ; il est la conclusion mythique d'une

vendetta transgénérationnelle, la fermeture finale et sanglante d'un cercle de traumatisme. Le roman opère ici sur un registre symbolique où la logique de la fatalité l'emporte sur celle du réel.

Mise en perspective littéraire

Une agate rouge sang s'inscrit dans un dialogue fécond avec plusieurs courants majeurs de la littérature française contemporaine. Sa filiation la plus évidente est avec le roman du secret de famille, dans la lignée d'œuvres comme *Un secret* de Philippe Grimbert. Comme chez Grimbert, un non-dit familial lié à la Shoah est déterrée par la génération suivante, provoquant une crise identitaire profonde. Le secret, chez Maurès comme chez Grimbert, est à la fois un acte de protection et une source de destruction différée, et sa révélation est un acte de réparation mémorielle aussi douloureux que nécessaire.

L'atmosphère de l'appartement parisien, lieu figé dans le temps et hanté par les fantômes de l'Occupation, ainsi que la quête d'une vérité insaisissable à travers des traces fragmentaires (lettres, photos, témoignages), rappellent inévitablement l'univers obsessionnel de Patrick Modiano. Le personnage de Mathieu, devenant malgré lui un enquêteur de son propre passé, partage une parenté évidente avec les narrateurs modianesques, errant dans un Paris palimpseste à la recherche d'identités perdues.

Cependant, si le roman dialogue avec ces traditions, il s'en distingue par sa conclusion radicale et violente. Là où beaucoup de récits de ce type s'achèvent sur une compréhension apaisée, une forme de résilience ou une mélancolie résignée, Frédérick Maurès pousse la logique du traumatisme jusqu'à son terme sanglant. Il fait de son narrateur non seulement l'héritier de la mémoire, mais aussi l'exécuteur d'une vengeance posthume. Cette fin, qui refuse toute forme de rédemption ou de pardon, confère au roman une noirceur et une singularité qui le démarquent nettement au sein de sa famille littéraire.

Conclusion

En définitive, *Une agate rouge sang* est une œuvre ambitieuse, complexe et profondément émouvante. Sa plus grande réussite réside dans sa capacité à entrelacer l'intime et l'historique à travers une structure narrative audacieuse qui reflète la nature même de la mémoire traumatique. La force de ses personnages, en particulier la dualité saisissante de Marie-Louise, et la richesse des questionnements moraux qu'il soulève en font une lecture marquante, qui continue de résonner longtemps après que la dernière page a été tournée.

Ce roman s'adresse à un lectorat exigeant, amateur de fresques familiales et historiques, qui ne craint pas d'être confronté à la complexité morale et à la violence du passé. Les lecteurs qui apprécient les récits où l'intrigue se déploie lentement, à la manière d'une enquête

archéologique, y trouveront une immense satisfaction. Ceux qui recherchent une action trépidante ou une résolution apaisante pourraient, en revanche, être déroutés par son rythme parfois contemplatif et sa conclusion tragique.

Tout en saluant l'ampleur et la sincérité de l'œuvre, on peut suggérer qu'une plus grande économie de moyens narrative aurait pu, par endroits, renforcer son impact dramatique. En concentrant davantage le récit sur son axe principal – le mystère de Marie-Louise et de l'appartement – et en élaguant certaines digressions, le roman aurait pu atteindre une tension encore plus implacable. Néanmoins, tel qu'il est, *Une agate rouge sang* demeure un témoignage puissant et nécessaire sur la façon dont les secrets ne meurent jamais vraiment. Ils se transmettent, comme une agate tachée de sang, de génération en génération, exigeant que les dettes du passé soient, d'une manière ou d'une autre, payées.

